16Y2
596 Lo

JUDITH C. BROUSTE

La clandestine



QUAI VOLTAIRE

LA CLANDESTINE

« Il venait la voir. S'asseyait sans rien dire. Il s'ennuyait. Femme, maîtresses et enfants ne suffisaient pas, pas plus que son métier de professeur d'histoire. Par-delà ses chagrins jugés dérisoires, parfois effondré d'alcool, il se noyait dans un cynisme mal assuré. Tout de suite, elle a vu en lui un rêve caché, prêt à ressurgir des songes d'enfance. L'espoir d'une autre vie. »
Ce livre est l'histoire d'une passion. L'héroïne fuit l'homme qui a peur de cette passion en se mariant puis en se prostituant. Elle fuit – sans succès – cette passion qui la désoriente tout en l'aimantant.

LA CLANDESTINE

16° Y²
59640

DU MÊME AUTEUR

Le Rire fou des chimères
Les formes du secret, 1979

La Merveille et l'obscur
(entretien avec Christian Bobin)
Paroles d'aube, 1991

L'Amour, la solitude
(entretien avec André Comte-Sponville)
Paroles d'aube, 1992

1451398

JUDITH C. BROUSTE

La clandestine

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.



QUAI VOLTAIRE

DL-11091992-26510



© QUAI VOLTAIRE, ÉDIMA, PARIS, 1992

Elle trouva la pauvre Bête étendue, sans connaissance, et crut qu'elle était morte. Elle se jeta sur son corps sans avoir horreur de sa figure, et sentant que son cœur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal et lui en jeta sur la tête. La Bête ouvrit les yeux et dit à la Belle : « Vous avez oublié votre promesse. Je ne pourrais vivre sans vous voir. »

MME LEPRINCE DE BEAUMONT,
La Belle et la Bête.

Human kind cannot bear very much reality.

T.S. ELIOT,
Burnt Norton.

1982

Il venait la voir. S'asseyait sans rien dire. Il s'ennuyait. Femme, maîtresses et enfants ne suffisaient pas, pas plus que son métier de professeur d'histoire. La lecture de Clausewitz, la fréquentation de Balthasar Gracian et de Thucydide, un excès de whisky lui donnaient un regard illuminé, une séduction dans la paresse et l'illusion. Par-delà ses chagrins jugés dérisoires, parfois effondré d'alcool, il se noyait dans un cynisme mal assuré. Tout de suite, elle a vu en lui un rêve caché, prêt à ressurgir des songes d'enfance. L'espoir d'une autre vie.

Il buvait. Un bateau à fond de cale qui ne demandait qu'à reprendre la mer. Elle le regardait prendre le deuil de lui-même, de ce qu'il n'arrivait pas à être, et lentement, à chacune de ses visites, cette ombre de lui-même se projetait sur son cœur. Elle ne lui en parlait pas. Elle promenait les yeux sur sa nuque parsemée de grains de rousseur. Elle respirait son odeur à chacun de ses passages. Elle fermait les yeux, croyant reconnaître comme l'émanation de son origine, une trace d'avant sa naissance.

Lorsqu'elle rencontre Olivier, elle vient de ranger les vieilles photos de son père. Classées par année dans des cartons à dessins aux couvertures jaunies, les étiquettes marquées de son écriture : *Bordeaux 1926. Afrique-Équatoriale française 1931. Baie d'Along 1935.* Elle met ces cartons dans un coin du vaste atelier où elle emménage seule.

Au-dessus habite et travaille un peintre. Comme elle, juif d'origine viennoise. Il est beau et sombre. Elle l'entend la nuit, marcher de long en large. D'abord ils se croisent dans l'escalier, puis ils vont et viennent d'un atelier à l'autre. Ils se rencontrent chaque jour. Elle a gardé une admiration naïve pour les musiciens, les peintres. Ceux qui se passent des mots. Elle aime beaucoup la gravure, le dessin : il lui parle de Cranach, de Dürer, de l'école flamande. Un soir, ils regardent une reproduction d'*Hérodiade.* La jeune fille a un visage rond qui n'est que plage de chair. Le regard est vide. Le vide abouti de « l'après ». Elle tient entre ses mains, sur un plateau, la tête d'un homme qui, lui, bien que mort, a les yeux au bord du vertige et la bouche entrouverte. Elle porte un chapeau avec des plumes d'autruche, une coiffure sertie